

Faustine Rivat

L'orpheline du Lys

et les Protecteurs de la Croix

A la Sainte Famille, aux héros morts pour Dieu,
la France et le Roy, à mes parents, Bénédicte et Franck.

Prologue :

— Mademoiselle de Querlande, un effort, je vous prie ! La position droite de votre dos et de votre menton indiquent la correcte éducation dont vous avez bénéficié et le rang auquel vous appartenez. Alors n'oubliez pas mesdemoiselles, tenue et retenue sont les seules qualités à donner à la silhouette de jeunes filles telles que vous. Allons bon, je vous accorde la pause qui vous est due malgré cette prestation peu prometteuse. Vous pouvez disposer, mesdemoiselles.

Madame De Saint-Paul, en ce 8 septembre 1789, était heureuse de voir ses élèves quitter son cours de maintien. Ces jeunes étudiantes avaient en effet eu droit en cette matinée, à deux heures de perfectionnement dorsal. Madame De Courtenay, Baronne De Darsac, avait jugé correct de renforcer la position corporelle de ses protégées. Cette grande dame pleine de prestance et d'élégance tenait à voir les élèves de Sainte-Thérèse (dont elle était la directrice) en parfaite santé et désirait apercevoir dans leur démarche une certaine grâce. Cette qualité que se devaient d'avoir toutes les jeunes filles sortant de son établissement, les démarqueraient dès leurs premiers pas à la Cour. Même si cette dernière était en train, peu à peu, de se décomposer. En effet, depuis le début de cette « hideuse » révolution, comme la nommait Madame De Courtenay, la France n'était plus aussi stable que dans son glorieux passé. Les derniers événements avaient confirmé à Madame la Baronne, la nécessité de fermer les portes de son établissement. Les temps qui courent étaient devenus trop brutaux

L'orpheline du lys

pour des jeunes filles délicates et sensibles, issues de la noblesse distinguée du Royaume de France.

De plus, de trop grandes agitations se déroulaient à Paris, qui n'est qu'à quelques kilomètres d'Orléans, où se trouvait jadis l'Institut Sainte-Thérèse. Des têtes coupées, des hôtels particuliers brûlés, des membres du clergé arrêtés... Madame De Courtenay s'était vue dans l'obligation de renvoyer ses jeunes élèves dans leurs foyers respectifs. Mais pour certaines, il était impossible de retrouver ne serait-ce qu'un seul parent encore vivant.

L'Abbaye Saint-Colomban, proche d'Orléans, avait vu ses moines chassés, et s'était fait honteusement piller de ses biens par les sans-culottes le mois précédent. Après le terrible ravage de ce lieu sacré, Madame De Courtenay avait décidé d'emménager avec les vingt-sept élèves restantes, dans l'Abbaye alors exempte de toute trace de vie. Ses jeunes filles, âgées de huit à vingt-cinq ans, et les sept institutrices qui avaient suivi fidèlement leurs élèves malgré les périlleux tourments du moment, s'étaient furtivement installées dans cet imposant édifice d'allure médiévale, à la façade sévère. Toutefois, l'Abbaye n'était pas dénuée de toute délicatesse. Les moines qui y résidaient avaient pour toute réputation de prendre grand soin de chaque chose qui leur était envoyée. Ils œuvraient dans l'Amour du Seigneur, et l'heureuse perspective d'obtenir, un jour, le salut de leurs âmes. Le cloître intérieur fleuri était l'un des endroits préférés des nouvelles locataires. Elles s'y sentaient protégées et pouvaient y respirer librement l'air pur des campagnes du Loiret sans s'éloigner de la bienfaisance du lieu. Les hauts murs de l'enceinte assuraient aussi à Madame De Courtenay une protection, certes faible sans soldats, mais tout de même existante, du moins pour les quelques mois

Prologue :

à venir. La Baronne ne pourrait résider indéfiniment au sud d'Orléans avec ses pensionnaires. Des révolutionnaires pouvaient entrer à tout moment dans l'Abbaye, réclamant les quelques biens personnels sauvés par ces dernières, au nom de l'égalité. Malgré l'abolition des privilèges un mois auparavant, les richesses des familles à particule attisaient encore l'envie et la jalousie des citoyens.

Les massacres de sang bleu commençaient à se répandre dans le Royaume, et l'École Sainte-Thérèse préparant les jeunes-filles nobles à leurs futurs rôles (Comtesse, Duchesse, Baronne, Marquise...) était devenue l'une des plus grandes cibles de la région. Des bleus avaient déjà essayé de s'introduire dans l'Institut, mais le brave gardien, Monsieur Paulin Guirnaud, les en avait dissuadés avec son arme à feu et son épée. Les nombreuses menaces parvenues aux oreilles de Madame De Courtenay avaient réussi à alarmer son esprit pourtant bien calme et réfléchi. Ayant rassemblé ses institutrices, qui avaient observé minutieusement l'exponentiel trajet que suivait cette rébellion, elles réveillèrent leurs élèves sans précipitation, lors d'une nuit froide du mois de juin. Elles durent, avec discrétion et rapidité, se réfugier dans l'Abbaye et rapatrier en même temps, les effets et mobiliers essentiels à la vie des jeunes dames. Les trajets durent se faire dans la berline bleu nuit, seul véhicule sombre qui appartenait à l'école. C'est le gardien et protecteur de l'Institut qui avait proposé l'Abbaye Saint-Colomban comme solution de retraite et les y avaient guidées dans la pénombre. L'homme, âgé d'une soixantaine d'années, connaissait le Loiret comme s'il l'avait fondé et bien que vieillissant, il était encore très robuste. Monsieur Guirnaud avait promis de donner sa vie aux jeunes filles, et, s'il le faut, en combattant jusqu'à sa mort. Cet ancien

L'orpheline du lys

soldat, avait vécu quelques-unes des grandes batailles de la Monarchie, et son père avant lui avait déjà eu l'honneur de défendre le Lys royal. Il paya d'ailleurs de sa vie son attachement à la Couronne durant la bataille de San Pietro en 1734. Son fils avait croisé le fer de nombreuses fois : dans la Bataille de Melle en 1745, ou encore au Siègè de Gand en Belgique. Il se rendit même jusqu'en Nouvelle-France, se battant contre les Saxons pour défendre cette terre vierge durant la Bataille des Mille-Îles en 1760. Aujourd'hui, il désirait défendre les droits de la noblesse en se battant pour ces jeunes filles. Paulin Guirnaud, de par l'ascendance prestigieuse des fiers soldats dont il descendait, s'était vu confier la protection de l'institut.

Par la suite, il avait gagné la confiance de Madame De Courtenay en repoussant d'un coup de sabre un intrépide révolutionnaire qui voulait voir couler le sang de ses bien-aimées élèves. Depuis lors, Madame la Baronne lui confiait ses craintes pour la sécurité des élèves et ses doutes concernant de leur avenir. Elle l'avait assuré de son soutien en tant que Baronne. Le gardien s'occupait encore de trouver fiacres et hommes de confiance pour accompagner les anciennes élèves auprès de leurs familles, si elles avaient survécu aux tourments des derniers mois. Monsieur Paulin effectuait lui-même les déplacements vers les royaumes voisins lorsque la parenté avait dû fuir la sanglante révolution. Il était attaché au tempérament doux et naturel des demoiselles et ne pouvait se séparer de Sainte-Thérèse.

Cet Institut accueillait les jeunes filles dont la famille voulait la perfection des bonnes manières et de l'étiquette. La fondatrice, Madame De Courtenay, avait instauré diverses compétences qu'une dame se devait de connaître ; les lettres, l'histoire, la danse, la

Prologue :

diction, la prière, les travaux d'aiguilles, et évidemment le maintien. La renommée de cette école s'était faite en premier lieu grâce au rang de Madame la Baronne, et par la très bonne éducation qu'elle-même avait reçue dès la naissance. Les jeunes femmes qui sortirent de Sainte-Thérèse furent mariées à de bons partis, quittèrent l'établissement avec un trousseau assez conséquent et purent bénéficier d'un quotidien tranquille jusqu'à ces rudes événements.

Malgré tout, Madame De Courtenay attendait, sur ses gardes, en espérant un avenir moins chaotique pour ses demoiselles qui devraient un jour se heurter aux dures réalités des pertes du Royaume de France.

Madame de Saint-Paul, voyant ses élèves quitter son cours, repensait aux événements passés et pria rapidement le Seigneur, en demandant que cette faible cachette assure leur sécurité en s'en remettant à Sa Divine Volonté.

Chapitre 1

*28 Novembre 1792, Abbaye Saint-Colomban,
campagne Orléanaise.*

Se dirigeant vers le parc du monastère, malgré le froid d'un hiver commençant, Diane De Querlande et Baptistine Le Garhs s'entretenaient sur la façon de chanter le Magnificat. Elles avaient abordé ce sujet, essayant d'oublier les pénibles pensées assiégeant sans relâche leurs esprits.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis le début de cette révolte et les vingt-sept jeunes pensionnaires ne pouvaient s'endormir sereinement le soir malgré le silence de Madame De Courtenay sur les renversements nationaux. Mais les nouvelles inexistantes de leurs familles, le rationnement quotidien des vivres, le départ si rapide des deux cent quatre-vingt-cinq autres jeunes filles et les institutrices qui peu à peu devenaient inquiètes et en panique continuellement, avaient fini d'alarmer les étudiantes sur le futur dont elles auraient à faire face. La fraîche installation avait ébranlé le moral des jeunes élèves en leur faisant perdre l'ancien institut, véritable foyer, car la Baronne, n'ayant pu avoir d'enfants du fait de son âge avancé, les avaient accueillies comme ses propres filles. Elles ne devaient point faire preuve d'ingratitude. Elles remerciaient continuellement le Ciel de la protection qu'offrait l'Abbaye et se tournaient sans cesse vers son protecteur, Saint Colomban.

En avançant vers un banc de pierre que dissimulait un bosquet de géranium, les deux jeunes filles continuaient leur conversation en échangeant cette

L'orpheline du lys

fois-ci sur les bas de leurs robes noircis à cause des trop poussiéreux couloirs menant à leurs chambres. Malgré leur travail volontaire et acharné pour faire disparaître ces constantes particules, la poussière fut dominatrice, et leurs efforts vains. Cette pause, bien trop brève aux yeux des pensionnaires, fut prestement achevée par la timide voix de Bertille De Guesthem (en effet les cloches ne pouvait être sonnées pour les différents moments de la journée, au risque d'éveiller quelques doutes dans le village voisin) venant leur demander de rejoindre le scriptorium, réaménagé en salle d'étude, où se déroulait en cette heure-ci le cours de littérature.

Arrivées dans la partie la plus reculée de l'Abbaye, Diane et Baptistine entendaient résonner la voix de Mademoiselle Boisle évoquant les écritures chevaleresque et romanesque du Moyen-Âge. L'attraction que ce professeur éprouvait pour les œuvres des temps passés était si forte, que les élèves se prenaient elles-mêmes au jeu enivrant que l'institutrice leur proposait. De ce fait, lorsque les retardataires eurent poussé timidement la lourde porte de chêne et entrèrent dans la pièce, ornée de gravures et de tapisseries, Mademoiselle Boisle les enrôlât immédiatement dans l'explication imagée d'un quatrain romantique.

— Mesdemoiselles ! s'exclama-t-elle en faisant sursauter les deux jeunes filles inquiètes, je suis un dangereux soldat de la perfide Albion du XV^{ème} siècle. Je débarque au nord de votre chère patrie avec un équipage rempli de corsaires anglois. Je ne cherche qu'à envahir votre nation et à vous condamner à la soumission de la mienne. Vous vous battez férocement contre moi, le cœur rempli d'une vaillance et d'une bravoure extrême, votre seule envie est d'en finir avec cet équipage trop sanguinaire à votre goût pour rentrer dans votre doux Poitou. Mais votre plume s'engourdit : en effet, votre mie vous attend

Chapitre 1

à l'autre bout du pays. Pour lui raconter ce récit, quels vers vous viendraient à l'esprit ?

Un silence se fit dans la pièce. L'institutrice aimait parler en vers ce qui rendait ses leçons vivantes.

Les deux jeunes filles ouvrirent de grands yeux, ébahies par cette question.

— Hum...tenta Diane, voilà : « Ma mie, douce amie... votre nom résonne en mon cœur et votre amour le réchauffe avec ardeur. Une seule pensée de votre visage ravive en moi le souvenir de si beaux paysages ».

Mademoiselle Boisle fit une moue dubitative et balança légèrement sa tête de gauche à droite.

— Je ne sais si votre ouvrage me « réchauffe le cœur » ou s'il est parvenu de me faire oublier votre retard de tout à l'heure ? Taquina l'institutrice... Mademoiselle Le Ghars, ce sont vos paroles que nous attendons à présent. Mais de grâce parlez-nous plutôt de ce temps nordique qui peut affaiblir les forces de notre intrépide chevalier.

Baptistine fut intimidée de devoir s'exprimer ainsi sans préparation, mais pour effacer son retard elle était prête à jouer une pièce de théâtre entière devant ses camarades.

— Allons, Baptistine, c'est vous que l'on attend, l'encouragea Mademoiselle Boisle !

— Oui, je... j'organise mes rimes. Voici : « Ô Vent et Brume, ô courants et marées, vous... vous fîtes trembler ma plume, j'en suis alors... vexé. Qu'ai-je donc fait pour obtenir vos foudres ? Peut-être ai-je voulu trop... en découdre ? N'ai-je pourtant point-été votre enfant ? Mers et océans, ne m'avez-vous donc point bordé, point... cajolé ? Je n'ai jamais versé le sang de vos si chers habitants. Je sais ces corsaires connaisseurs de vos vagues, mais eux ne cherchent que diamants et bagues. Moi c'est une mère, que j'attends par-delà vos frontières. Pauvre matelot, chevalier, croisé, ne cherchant qu'à bien vous plaire... »

L'orpheline du lys

— C'est bien, très bien. Mais mesdemoiselles, je suis assez désorientée. N'avez-vous pas revu la manière dont se forme un quatrain ?

— Si Mademoiselle, mais...

— Mais, vous fûtes peut-être désorientées par cette interrogation si brusque ?

— C'est cela ! répondirent en cœur les deux élèves.

— Bien. Je ne vous retiens pas plus longtemps au-devant de l'estrade. Allez gagner vos places je vous prie. Plus aucun retard ne sera accepté. Je vous sais assez soucieuses de bien faire pour être plus attentives au temps qui passe. N'est-ce pas, mesdemoiselles ?

— Oui Mademoiselle, répondit Baptistine rougissant aux paroles de l'institutrice.

En regagnant son scriptorium, Diane leva la tête vers les vitraux qui éclairaient la salle entière et aperçut non sans étonnement se faufiler une ombre hors de l'Abbaye. Cette ombre noire, qui allait de bosquet en bosquet, provoqua chez Diane des frissons jusque dans l'échine. Que faire ? En parler à Mademoiselle Boisle ? Demander à sortir pour parler à la Baronne ? Elle s'assit sans faire paraître les doutes qui l'assiégeaient.

Tout en faisant abstraction de la reprise d'un cours plus formel, Diane était plongée dans ses pensées. Que faudrait-il faire si leur cachette était découverte ? Partir ? S'enfuir ? Rester avec ses camarades ? Prévenir Baptistine ? A la vue de pareilles suppositions, le tempérament plus fragile de cette dernière pourrait en être tout retourné. Elle regarda sa voisine qui ne semblait pas se douter le moindre instant de ce que la jeune fille venait de voir.

Lorsque le cours de Mademoiselle Boisle fut terminé, Diane avait pris sa décision : à la fin du jour elle irait parler à Madame de Courtenay.